

Un passage du livre « La chambre de derrière », où plusieurs témoignages sont convoqués pour éclairer un épisode sous des jours différents.

Pechbonnieu, le 16 juillet 1944

Tim¹ est revenu, mais il est malade. Il a beaucoup de fièvre. Maman est obligée de lui changer les draps tous les jours et elle lui vide souvent le seau. Elle est allée à la poste pour téléphoner à Olga, il fallait qu'elle envoie le médecin.

**

Moissac, le 2 mars 2018

Le docteur Émeric Epstein a raconté une première fois la maladie de Tim² : « Quelques jours plus tard, Madame Robène téléphona à Olga [la compagne du docteur Epstein], pour la prier de me dire d'aller « voir Jean qui était malade ». Mais Olga, habituée au langage particulier de la Résistance, selon lequel « être malade » signifiait "être arrêté ou être repéré", lui a répondu que « Gérard ne pouvait pas y aller si Jean était malade ». Enfin, j'ai décidé d'aller quand même à Pechbonnieu, mais de ne me rendre dans la maison, qu'après une "enquête" dans le village. Jean (Tim) était vraiment malade, il avait mangé trop de prunes vertes ! Il avait 39° de fièvre et la diarrhée. Madame Robène, dans tous ses états, me demanda : « Mais comment dit-on dans votre foutu langage quand quelqu'un est vraiment malade ? ». J'ai avoué qu'à ma connaissance le cas n'avait pas été prévu.

Puis il a renouvelé son témoignage³ en ces termes :

« La vie devenait de plus en plus difficile à Toulouse. Je passais tour à tour du métier de marchand de cacahuètes à celui de malaxeur dans un atelier de pâtes de fruits, mais je restais toujours en rapport avec la famille Vagh Weinmann, surtout avec Tihamer (Tim), le fils aîné de Maurice, de cinq ans plus jeune que moi, et appartenant au même mouvement de résistance (FTP-MOI). Tim participait à des actions très spectaculaires, et nous avons appris que les policiers l'avaient repéré et se promenaient avec sa photo dans la poche. Il fallait qu'il quitte Toulouse et j'étais chargé de le conduire dans une ferme de la région qui nous servait de « refuge » et de « point de liaison ». Nous avions rendez-vous devant l'église de l'avenue des Minimes et à mon grand étonnement, c'est un jeune homme aux cheveux noirs de jais qui m'est apparu sur un vélo ! Nous sommes partis à

1 Tim était le diminutif de Tihamer, nommé Vagh Weinmann, juif hongrois, appartenant à la 35ème brigade MOI, d'une famille de grands peintres, qu'il était lui aussi.

2 Témoignage du docteur Epstein – Cahiers d'Etudes Hongroises, 1997-1998, p 235-251.

3 Bulletin d'information de l'Association franco-hongroise de Midi-Pyrénées, n° spécial mars 2005, communiqué par Marie-Bernadette Epstein, veuve du docteur Epstein.

Pechbonnieu sur nos bicyclettes où nous avons été reçus avec gentillesse par Mme R. qui « gérait » ce lieu de cache. Quelques jours après, un coup de téléphone de la dame annonçait au « délégué » de Toulouse que « Jean » (nom de guerre de Tim) était « malade » et réclamait « Gérard » (mon nom de guerre). Quiproquo du langage codé de la Résistance. Le délégué lui a en effet répondu que « si Jean était malade (en langage codé : « arrêté » ou « surveillé par la police »), « Gérard » ne pouvait pas le rencontrer. Heureusement, « Gérard » y est allé tout de même, et a été accueilli par la pauvre dame désespérée : « Mais comment dit-on, dans votre foutue langue quand on est vraiment malade ? ». Je lui ai répondu que le « cas » n'avait pas été envisagé. »

Lucette Robène⁴ aussi a été marquée par cet épisode : « Tim, dix-huit ans, d'origine hongroise, peintre, sculpteur, passionné par tout ce qui touche les arts et la nature, avait été désigné pour faire sauter l'écluse du pont Saint-Michel à Toulouse, puis envoyé se cacher chez nous en attendant que tout se tasse un peu. Très blond, il était arrivé tout son système pileux teint en noir. Au bout de quelques jours, peut-être la peur rétrospective, il est tombé gravement malade. Il fallait un médecin. Tim, presque inconscient, entendit le diagnostic : « C'est grave, je ne sais pas s'il s'en sortira ». « Qu'allons-nous faire s'il lui arrive quelque chose ? ». « Le plus simple : l'enterrer dans le fond du jardin ». Pas de papiers, identité inconnue, il ne laisserait pas de trace. Il s'en est sorti et n'a pas oublié ce cauchemar. D'ailleurs, il en a témoigné lui-même⁵ : « Arrêté le 13 juillet 1944, je fus délivré par un commissaire dont j'ignore l'identité et j'ai été conduit à Pechbonnieu, chez Madame Robène. [...] Mon état nécessitait des soins qu'elle me prodigua comme une mère. [...] Nous avons de très bons rapports j'ai d'ailleurs été très malade et ils m'ont guéri [...] c'est grâce à elle que je suis encore en vie ».

4 L'une des deux filles des époux Robène.

5 Archives familiales : attestation de Tihamer Vagh Weinmann du 21 octobre 1987.